

# AMOUR, PIROUETTE et CACAHUETES

COMEDIE en 4 ACTES

de

Jean-Claude MARTINEAU

## AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Dépôt SACD : Janvier 2015

# Amour, pirouette et cacahuètes

(La pièce nécessite 5 femmes, 3hommes (Modulable 4F/4H) - 1h50

**Décor : une terrasse, à l'arrière d'une maison campagnarde sicilienne**

## SYNOPSIS

Georgio Garousi est un minable mafioso sicilien qui s'imagine être à la tête d'un empire alors qu'il ne vit que de piètres expédients. Très amoureux de sa femme Amandina qui le domine, il a toutes les peines du monde à s'imposer dans sa propre famille et ne peut compter sur son fils Luigi, crétin notoire, pour assurer sa succession et faire prospérer la mafia familiale. Quant à Fiorella, sa fille adorée qu'il croyait jalousement garder près de lui, elle s'est entichée d'un homme de la ville et doit le présenter à ses parents.

Mais pour entrer dans la famille Garousi, il ne suffit pas d'avoir fait des études supérieures, encore faut-il savoir voler et extorquer tout ce qui est « extorquable ». Et ce gars de la ville en est-il capable ? Et si oui, pourquoi ne pas envisager une association qui rendrait Georgio Garousi, le plus heureux des hommes.

Pour ne pas perdre sa belle, voilà donc Mario Confino contraint de troquer son héréditaire honnêteté contre des pratiques illicites que sa bonne éducation désapprouve en bloc. Et comme on ne s'improvise pas mafieux, simplement au nom de l'amour, l'apprentissage du métier va être rude et les erreurs nombreuses... Certains vont l'apprendre à leurs dépens.

Il est vrai que Mario n'était pas... mais alors pas du tout... destiné à ce genre de travail...

Mais nous sommes en Sicile où les cris, les hurlements, les sanglots et les malédictions pleuvent entre les rires, les embrassades et les bénédictions. C'est l'Italie avec ses truculences, ses gesticulations, ses accents chantants (*à éviter si pas possible à tenir pendant 1h30*) et ses contradictions...

NB: Cette bande dessinée théâtrale comédie, offre à chaque acteur et actrice un nombre sensiblement égal de répliques et un temps de présence sur scène très intéressant. Tous les personnages de cette joyeuse comédie sont très agréables à incarner. Ils ont tous un caractère, un physique, une présence que vous deviez prendre plaisir à jouer.

## DECOR

L'action se déroule de nos jours, quelque part dans un petit village, en Sicile.

Une terrasse ombragée à l'arrière d'une maison.

Deux hamacs, une table ronde et quelques fauteuils d'extérieur.

Au fond, une ouverture donne vers le jardin.

A droite de la scène, une porte ouvre vers l'intérieur de la maison.

Avant l'ouverture du rideau, on peut « envoyer » une musique truculente italienne ou, au choix, une musique pesante du genre bande musicale du film « Le parrain »...

## PERSONNAGES

**(La pièce nécessite 5 femmes, 3 hommes (modulable 4f/4h )**

**GEORGIO GAROUSI** – 50-60 ans. Minable mafioso sicilien. Il se prend pour un parrain de la pègre mais règne en réalité sur une petite entreprise familiale d'escroquerie et de business illicites. Très amoureux de sa femme... qui en profite largement...

**AMANDINA GAROUSI** – 55-60 ans, épouse de Georgio. Maitresse femme qui ne s'en laisse pas compter. Maligne, elle mène Georgio par le bout du nez en lui faisant croire que c'est bien lui le chef...

**FIORELLA GAROUSI** – 25-35 ans, fille de Georgio et d'Amandina. Bien qu'imprégnée de l'esprit familial, elle ne partage pas toute la « philosophie » de ses parents...

**LUIGI GAROUSI** 35/45 ans, fils de Georgio et d'Amandina. Célibataire et crétin notoire qui doit succéder, un jour, à son père. Adore les cacahuètes...

**MARIO** - 25/35 ans. L'amoureux de Fiorella. Homme de la ville, timide, gauche, maladroit, mais foncièrement honnête...

**BRUNA CARLITI** – Age indéterminé. Diva, grande chanteuse d'opéra, mondialement connue. Capricieuse, intolérante, exigeante, c'est une vraie teigne.

**GINA** – Age indéterminé. Dame de compagnie, secrétaire... et souffre douleur de Bruna Carliti.

**Mémé ORSINA** – Age indéterminé. C'est la mère de Georgio vivant sous le même toit. Maligne, espiègle... un vrai personnage !

**AUTRE** – Le rôle de mémé Orsina peut être attribué à un homme (pépé Giuseppe par exemple). Il faudra juste modifier quelques répliques en fonction de cela.

### REPARTITION des REPLIQUES

ACTEURS	Georgio	Amandina	Luigi	Fiorella	Mario	Bruna	Mémé Orsina	Gina	Tous Radio	Autre	Nbre pages
ACTE 1 385	92	38	49	76	79	00	49	0	2	0	23
ACTE 2 154	47	14	10	25	43	0	15	0	0	0	9
ACTE 3 408	60	63	65	24	28	66	40	58	4	0	25
ACTE 4 42	4	6	5	6	4	0	9	6	0 2	0	4
TOTAUX 989	203	121	129	131	154	66	113	64	8	0	62

**Durée approximative de la pièce** : entre 110 et 115 minutes

**23 pages**  
**45 à 50 minutes environ**

## ACTE I

*L'après midi. C'est l'heure de la sieste bercée par le chant des cigales. Il fait très chaud et des hamacs sont installés à l'ombre. Deux personnages les occupent. L'un dort profondément en ronflant et l'autre décortique des cacahuètes et les croque bruyamment. Le dormeur est Georgio Garousi, minable mafioso sicilien et le mangeur de cacahuète est son fils Luigi.*

GEORGIO, *sans bouger, chapeau sur le nez.* – Luigi ! Je t'ai déjà dit cent fois qu'on ne mangeait pas de cacahuètes pendant la sieste !

*Luigi sursaute légèrement à l'interpellation de son père mais ne s'arrête pas pour autant.*

LUIGI. – J'peux pas m'en empêcher P'pa. J'crois que je suis devenu cacahuétomane.

GEORGIO, *sans bouger, levant légèrement son chapeau de son nez.* – Cacahuétomane ! Eh ben, il ne manquait plus que ça pour te rendre intelligent...

LUIGI. – Sur internet, ils disent que c'est très sain. La cacahuète contient plein d'acides gras mono-insaturés qui exercent une action préventive sur les maladies cardiovasculaires.

GEORGIO, *se repositionnant pour dormir.* – S'il n'y avait que les acides gras de la cacahuète qui étaient insaturés... mais je crains fort, mon petit gars que ton intelligence soit loin, elle aussi, d'être à saturation.

LUIGI. – Justement, il paraît que c'est aussi très bon pour les neurones...la cacahuète...

GEORGIO. – Dans ce cas ... commandes en vite plusieurs palettes et manges en à tous les repas.

LUIGI. – C'est chouette P'pa parce qu'en plus, j'aime vachement ça... la cacahuète...

*Il se remet à décortiquer bruyamment ses cacahuètes et les croquer goulûment.*

GEORGIO, *se relevant à moitié, fort.* – Luigi !

LUIGI. – Oui P'pa...

GEORGIO. – Qu'est ce que je viens de te dire ?

LUIGI. – Que je pouvais passer une grosse commande de cacah...

GEORGIO, *le coupant.* – Mais non, bougre d'andouille ! Juste après ça ?

LUIGI, *timidement.* – Que je pouvais en manger à tous les repas ?

GEORGIO, *en colère.* – A tous les repas, oui... mais pas pendant la sieste, crétin !

LUIGI. – Je préfère manger des cacahuètes plutôt que de me reposer. J'suis pas fatigué.

GEORGIO. – Tu n'es pas fatigué parce que tu ne fais rien de tes journées, mais moi, ton pauvre père, qui porte l'entreprise familiale à bout de bras, j'ai besoin de ma sieste quotidienne.

LUIGI. – T'inquiète P'pa, je vais manger sans faire de bruit. (*Il s'apprête à remettre la main dans son paquet.*)

GEORGIO, *en colère*. – Tu ne manges rien du tout ! Tu poses ton paquet par terre, tu t'allonges et tu dors ! C'est quand même pas compliqué à comprendre.

LUIGI, *innocemment*. – Et si je ne peux pas dormir... qu'est ce que je fais ?

GEORGIO. – Tu réfléchis... et en silence... si tu connais encore la signification de ces deux mots.

LUIGI. – Le problème, c'est que souvent je réfléchis en parlant... Comment faut faire pour réfléchir en silence ?

GEORGIO, *essayant de rester calme*. – Tu fermes les yeux et tu cherches, dans ta tête, la façon de m'aider efficacement... ou comment augmenter le chiffre d'affaire de l'entreprise... ou bien encore comment trouver de nouveaux débouchés...

LUIGI. – T'as déjà tout mis en place P'pa, y a plus qu'à surveiller le business.

GEORGIO. – Oui, ben justement il faut le surveiller le business parce qu'à ma mort, tout cet empire sera à toi et à ta sœur. Et il faudra que vous soyez fort, tous les deux pour préserver l'héritage familial car je crains fort que le clan Simonetti ne fasse qu'une bouchée de vous deux.

LUIGI. – Arrête de me fiche la trouille. Y me font peur les Simonetti avec leur tueur balaféré qui a des trous de balle partout.

GEORGIO, *rassurant*. – Tout pendant que je suis là, tu ne crains rien... petit. Ils se tiennent à distance et n'oseront jamais le coup de force avec moi. (*Avec gravité.*) Mais demain... quand je ne serai plus...ce sera à vous deux à tenir la dragée haute à cette branche de la mafia sicilienne et protéger votre douce mamma et la non moins douce mémé.

LUIGI, *reprenant son paquet*. – Est ce que je peux en grignoter quelques unes pour me détendre un peu ?

GEORGIO. – Quand les Simonetti t'enverront des pruneaux, tu comptes leur riposter avec tes cacahuètes ?

LUIGI. – Non... bien sûr... j'ai mon 6/45... mais j'ai paumé mes munitions... (*Il s'apprête à se lever.*) Je vais aller les chercher.

GEORGIO, *explosant*. – Tu t'allonges et tu dors ! La sieste ça se respecte monsieur. Il faut être le pire des gougnaftiers pour ne pas respecter la sieste d'un honnête homme.

LUIGI. – Honnête homme, honnête homme, c'est vite dit...

GEORGIO. – Luigi... douterais-tu de l'intégrité de ton géniteur ?

LUIGI. – Nooooo... j'ai pas dit ça...mais c'est pas comme si tu allais pointer à l'usine tous les matins...

GEORGIO, *hautain*. – Je pointe uniquement quand je joue aux boules môssieu ! Alors, pourquoi tu voudrais que je pointe à l'usine ? Je vois pas le rapport.

LUIGI, *timidement*. – Le rapport, c'est que tu vis du travail des autres et non du tien...

GEORGIO. – Il n'y a presque pas de boulot sur cette île et tu voudrais que moi, Georgio Garousi, un monument de bon sens et de civisme, j'aie voler l'emploi d'un frère sicilien, que je retire le pain de la bouche de ses pauvres enfants affamés et que je sois à l'origine de l'augmentation du nombre des chômeurs ? C'est ça que tu voudrais, fils indigne ?

LUIGI, *insistant timidement*. – Tu ne leur prends peut être pas leur travail, mais tu leur prends une partie de leur argent...

GEORGIO, *avec grandeur*. – Et voilà, tu as dit les mots justes. (*Détachant bien les mots.*) **Une partie de leur argent** ! Quelques ridicules pourcentages prélevés sur leur salaire...trop fois rien ... à peine de quoi sortir ma propre famille de la misère dans laquelle elle se trouve plongée depuis la crise économique... Le Seigneur n'a t-il pas dit de partager ses propres biens pour venir en aide aux déshérités.

LUIGI. – Aux déshérités... excuse du peu. (*Montrant autour de lui.*) Une superbe maison en pleine campagne... à quelques kilomètres de Palerme... avec piscine... des vergers sur 5000 mètres carrés de terrain... T'es pas ce qu'on peut appeler un malheureux.

GEORGIO. – Attention comment tu me parles Luigi ! Ne sois pas grossier avec ton père. J'aimerais bien savoir qui te met des idées bolchéviques pareilles en tête ?

LUIGI, *timidement*. – C'est Don Fanfaron, le padre de Castélino. Je suis allé le voir ce matin pour récupérer notre part de la quête de dimanche dernier...

GEORGIO. – C'est pas parce qu'il nous donne généreusement quelques euros de sa quête que ça lui donne le droit de t'inculquer des idées subversives !

LUIGI. – Il m'a dit que les temps étaient durs et qu'il avait de moins en moins d'argent à nous donner...

GEORGIO. – Et pourquoi il a moins d'argent le padre ?

LUIGI. – Dimanche dernier, il n'y avait que trente paroissiens à la messe... et encore, que des vieilles bigotes sans le sou...

GEORGIO. – Et tu l'as cru ? Les vieilles bigotes, elles ont plein d'argent caché sous leur matelas.

LUIGI. – Ouais, mais vu la recette...

GEORGIO. – Combien il a récolté à la quête ?

LUIGI. – Vingt sept euros et trente deux centimes... Dix pour cent là dessus... ça fait deux euros soixante douze, ça paie même pas l'essence de mon scooter pour aller à Castélone...

GEORGIO. – Si ça se trouve, il y en avait le double mais il n'en déclare que la moitié ce voleur ! Dans les spectacles, les organisateurs font souvent ça... mais alors si les hommes d'église s'y mettent aussi, où va -t-on ?

LUIGI. – Les gens ne croient plus en rien. Tu veux que j't'dise P'pa... la religion et les bonnes manières se perdent.

GEORGIO. – C'est à lui de remplir son église, pas à moi. A qui la faute si sa pub est mal faite ?

LUIGI. – Il m'a dit aussi que le Seigneur lui avait conseillé, en songe, de ne plus rien nous donner.

GEORGIO. – Ah oui ? Eh bien, tu vas lui dire au padre qu'il a intérêt à remplir son église, dimanche prochain, pour la fête de sainte Agathe de Catane et de briffer la salle pendant son sermon pour que ses paroissiens soient généreux à la quête sinon...

LUIGI, *craintivement*. – Sinon quoi, P'pa ?

GEORGIO. – Sinon, il se pourrait bien que, moi aussi, je vois, en songe, un orage s'abattre sur le clocher de son église...

LUIGI, *innocemment*. – S'il faut attendre un orage, ça lui laisse du temps pour remplir sa cagnotte...

GEORGIO, *blasé, regardant son fils*. – Y a des jours, je me demande si y a pas eu un échange de bébé à la maternité...

LUIGI, *inquiet*. – Tu crois que je ne suis pas ton fils ?

GEORGIO. – Hélas si ! (*Elevant le ton.*) L'orage, c'est une image... c'est mon côté poète romantique. En réalité, on fait sauter son clocher avec un bâton de dynamite.

LUIGI. – Ah d'accooooord ! Je me disais aussi... Moi aussi, j'ai cru un moment qu'on m'avait changé de père à la maternité dis donc. (*Il s'apprête à nouveau à se lever.*) Je saute à Castélino et je reviens.

GEORGIO, *autoritaire, bras tendu*. – Dans l'immédiat, tu sautes dans ton hamac et tu termines la sieste qu'on n'a même pas commencée. Tu t'occuperas du padre demain matin ! C'est compris ? (*Luigi acquiesce d'un mouvement de tête et se rallonge sur son hamac.*) Et maintenant silence, je dors !

*Ils reprennent place confortablement sur leur hamac respectif. Silence. Très vite on entend les ronflements de Giorgio, puis des miaulements de chat qui se font de plus en plus forts. Lentement, Giorgio remonte son chapeau sur son front, dégaine son revolver de l'étui accroché à son hamac et tire dans la direction des miaulements qui se terminent dans un gargouillis bizarre.*

LUIGI, *tombant de son hamac*. – Les Simonetti nous attaquent ! Au secours !

*On entend, venant du jardin, la voix en colère d'Amandina qui arrive, tenant par la queue, la dépouille d'un chat (Voir peluche adéquate.). Elle est suivie de la mémé Orsina. Georgio cache vite son arme.*

AMANDINA. – Lequel de mes deux abrutis vient de descendre ce chat ?

LUIGI, *affolé, regardant le chat*. – Les Simonetti ont tué le chat !

AMANDINA, *calmement*. – Luigi...

LUIGI, *affolé*. – C'est un avertissement !

AMANDINA, *un peu moins calmement*. – Luigi !

LUIGI, *de plus en plus affolé*. – Ils vont tous nous descendre les uns après les autres... Je ne veux pas mourir déjà, je suis trop jeune...

AMANDINA, *hurlant*. – Luigi !

LUIGI, *sursautant*. – Oui mamma...

AMANDINA, *faussement calme*. – Ce ne sont pas les Simonetti qui ont buté le chat... mais l'un de vous deux !

LUIGI. – C'est pas moi, j'ai perdu mes munitions...

Mémé ORSINA. – Eh ben, avec toi, au moins, on est sûr d'être bien protégé.

AMANDINA. – Me dit pas Georgio que c'est encore toi qui a tiré sur ce chat ? Mais qu'est ce qu'elle t'avait fait cette pauvre bête ? Hein, tu peux me le dire ?

GEORGIO. – Elle miaulait...

Mémé ORSINA. – Forcément qu'elle miaulait, bougre d'âne ! Un chat, par définition, ça miaule et c'est pas pour autant qu'on doit tirer dessus.

GEORGIO. – Oui, mais il miaulait pendant la sieste...

AMANDINA. – Et alors ? C'est pas un cas de légitime défense !

GEORGIO, *voulant se défendre*. – Non, mais moi je ne vais pas l'emmerder quand il dort, ce chat. (*Tendant le bras vers le chat.*) C'est lui qui a commencé.

Mémé ORSINA. – C'est tout ce que tu trouves à donner comme explication ?

AMANDINA, *fermement*. – Ecoute moi bien Georgio Garousi, c'est le troisième chat que tu nous dégommes en moins de quinze jours. Alors je te préviens que si je trouve des souris dans la maison, je te les fais bouffer dans tes pizzas en remplacement des anchois. T'as compris ?

Mémé ORSINA, *dégoûtée*. – Tu lui feras ses pizzas à part si ça ne te dérange pas.

GEORGIO, *allant vers elle, tout mielleux*. – Amandina, ma colombe...

Mémé ORSINA. – Apparemment, ta colombe elle en a ras les plumes de tes accès de mauvaise humeur.

AMANDINA. – Tuer un chat parce qu'il miaule... Tu deviens grave Giorgio Garousi !

GEORGIO. – Pendant la sieste, ma beauté, pendant la sieste... Un chat civilisé n'aurait jamais miaulé pendant la sieste.

AMANDINA, *lui donnant la dépouille*. – Tiens, je te laisse expliquer à ta fille, les causes du décès de cette pauvre bête.

GEORGIO, *tenant la dépouille par la queue, bras tendu*. – Pourquoi le dire à Fiorella qui est si sensible ? (*Mielleux à outrance.*) Dis moi Astre de mes jours, toi qui est belle comme le soleil...

LUIGI. – Comme tu sais bien causer aux femmes P'pa ...

Mémé ORSINA, *rêveuse*. – Ton grand père était tout pareil que lui...

AMANDINA. – Si moi je suis belle comme le soleil... j'en connais au moins deux qui sont cons comme la lune. Et je suis impatiente de voir la réaction de Fiorella quand elle saura que son père a tué son chat.

GEORGIO, *regardant la dépouille, bras tendu*. – Cette affreuse bête appartenait à Fiorella ?

AMANDINA, *enfonçant le clou*. – Eh oui... et c'était un cadeau en plus...

GEORGIO, *dégoûté*. – Comment peut on offrir des cadeaux pareils. Il est moche ... il pue... et il miaulait en plus...

*Arrivée de Fiorella. Instinctivement, Giorgio cache le chat dans son dos. Fiorella est une jolie jeune femme, énergique, dynamique et qui n'a pas sa langue dans sa poche. Elle connaît son pouvoir sur son père et en use.*

FIORELLA. – Avez vous vu Berlusconi ? Je le cherche partout.

LUIGI. – T'a invité Berlusconi ici ? T'es pas un peu folle des fois !

GEORGIO. – Ne me dis pas que tu fricotes avec cet invétéré coureur de jupons...

FIORELLA, *comprenant la méprise*. – Je ne vous parle pas de Silvio Berlusconi, je vous parle de mon chat.

LUIGI. – T'as appelé ton chat Berlusconi ? Je le crois pas ! T'es une grande malade. Pourquoi t'as fait ça ?

Mémé ORSINA, *en riant*. – Parce qu'il saute sur toutes les souris qui passent à sa portée ?

FIGRELLA. – Pile poil mémé, t'as tout compris. (*Elle rit avec sa grand mère.*)

AMANDINA. – Je ne voudrais pas te décevoir ma chérie, mais je ne le sens pas trop en état de chasser quoi que ce soit actuellement... ton Berlusconi...

FIGRELLA, *inquiète*. – Pourquoi dis tu ça, mamma ? Il est malade ?

AMANDINA. – Malade, malade... on ne peut pas dire ça... c'est au delà de la maladie vois tu. (*Se déchargeant.*) Mais ton père va t'expliquer. N'est ce pas Giorgio ?

GEORGIO, *montrant le chat, pendu par la queue*. – Il a fait comme un malaise y a dix minutes... (*Embarrassé.*) Chat arrive parfois...

FIGRELLA, *attrapant son chat*. – Berlusconi ! Mon minou, mon chaton ! Dans quel état il est... Santa Maria, il est tout mou... (*Elle le tourne de tous les côtés.*) Il ne réagit plus...

LUIGI. – C'est sûr qu'il va moins bien chasser maintenant...

FIGRELLA. – Berlusconi, réponds moi, mon bébé. (*Brusquement prise d'un doute.*) Papa ?

GEORGIO. – Quoi donc ma petite caille ?

FIGRELLA, *suspicieuse*. – Papa, j'ai entendu un coup de feu il y a un instant... Ne me dis pas que tu as tiré sur Berlusconi ...

GEORGIO, *se défendant très vite*. – Je me serais jamais permis de flinguer ce chat, tout Berlusconi qu'il soit, sachant que c'était le chat de ma fille adorée...

FIGRELLA, *toisant son père*. – Tu mens ! Tu ne savais même pas que ce chat était à moi. Papa dis moi ce qui s'est réellement passé...

GEORGIO, *cherchant une explication*. – J'ai effectivement tiré un coup de revolver...

LUIGI, *au secours de son père*. – Pour faire taire les cigales... qui nous empêchaient de dormir...

GEORGIO. – Voilà... et... et... et Berlusconi qui arrivait gentiment, sans doute pas habitué aux fusillades, est tombé raide mort. Paf ! Si ça peut te consoler, il n'a eu le temps de souffrir...

Mémé ORSINA, *insidieusement*. – Il a peut être fait un arrêt cardiaque ou une embolie pulmonaire...

GEORGIO, *content de l'explication*. – Un truc comme ça... oui oui... ça peut arriver...

FIGRELLA. – Et ce sang sur son pelage, c'est quoi ?

LUIGI. – Peut être que les embolies pulmonaires, ça provoque des hémorragies externes... (*Tête exaspérée de Fiorella.*)

GEORGIO, *essayant une autre explication*. – Ou alors, c'est une balle qui aura ricoché...

Mémé ORSINA, *insidieusement*. – Une balle qui aura ricoché sur une cigale et qui sera revenu percuter le chat. C'est quand même pas de pot !

AMANDINA. – Et c'est courant comme accident dans le maquis. (*Moqueuse.*) Tu t'enfonces Garousi, tu t'enfonces...

FIORELLA. – Vous avez fini de me prendre pour une idiote tous les deux ?

GEORGIO. – Loin de moi cette idée ma petite gazelle...

*Tenant son chat par la queue, elle en assène des coups sur son père en vociférant des injures. Lui se protège comme il peut.*

FIORELLA, *tapant sur son père*. – Assassin ! Meurtrier ! Sans cœur ! Ordure ! Tueur de chats innocents ! Tu es la honte de la mafia, papa ! (*Elle tape de plus belle.*)

GEORGIO, *se protégeant des coups*. – Calme toi mon petit chat...

FIORELLA, *s'arrêtant net*. – Je te défends de m'appeler ton petit chat ! Quand je vois ce que tu en fais des chats... Assassino ! (*Elle le frappe à nouveau.*)

GEORGIO. – Que tu sois fâchée contre moi, je le comprends, mon petit canard, mais sois respectueuse de la dépouille de Berlusconi. Ne t'en sers pas pour assouvir ta vengeance sur ton pauvre père responsable de ce geste malheureux et qui souffre le martyr de voir sa fille chérie en proie à un tel désespoir...

FIORELLA, *les nerfs lâchant, elle se jette dans les bras de son père*. – Papa... j'aimais beaucoup ce chat...

GEORGIO, *lui passant la main dans les cheveux*. – Je sais ma puce. Moi aussi, je l'aurais peut être aimé si la vie en avait décidé autrement... mais nos chemins se sont mal croisés. (*Fièremment.*) Nous lui ferons des funérailles dignes de son nom. Ton frère lui jouera un air d'harmonica... un cha cha cha de préférence. (*Elle acquiesce de la tête. Lui, grandiloquent*) Et nous lui ferons une belle tombe fleurie, au pied du grand figuier où tu jouais quand tu étais enfant... La fin de sa vie... unie pour toujours... avec le début de la tienne...

LUIGI. – Je sais pas où tu vas chercher toutes ces belles phrases, P'pa.

Mémé ORSINA, *aux anges*. – Tout le portrait de son père. Mon Giuseppé me parlait comme ça lui aussi... (*Elle pleure.*)

AMANDINA. – Tu es un grand couillon Giorgio Garousi, mais tu es le plus sensible des pères et le meilleur des maris. (*Elle pleure.*)

GEORGIO, *il pleure lui aussi*. – Ne pleurez pas toutes les trois, ça me chamboule. (*A son fils.*) Luigi, saute à la bijouterie de la ville et apporte un cadeau à ta sœur et à la mamma pour les reconforter.

Mémé ORSINA, *réagissant*. – Oh ! Et la mémé, elle compte pour du beurre ?

GEORGIO, *se rattrapant*. – Et n'oublie pas mémé Orsina, Luigi !

LUIGI. – J'y vais P'pa. Et je paie comment ?

GEORGIO, *lui donnant son revolver*. – Tu paies par carte. (*Tapotant le chargeur.*) Le compte est approvisionné.

LUIGI, *revenant sur ses pas*. – Et je prends quoi comme cadeau cette fois-ci ? J'ai pas l'habitude d'offrir des bijoux aux femmes...

Mémé ORSINA. – Si le père et le grand père avaient le feu au cul, comme l'Etna et le Stromboli... le petit fils ressemble davantage à un volcan d'Auvergne. Avant qu'il ait une montée de lave, la troisième génération sera éteinte.

GEORGIO, *à Luigi*. – Tu mets ta carte bien en évidence sous le nez de la vendeuse et tu lui demandes gentiment conseil. Y a pas de raison qu'elle refuse. (*Ultime recommandation.*) Et change de collant parce le dernier que tu as utilisé a un énorme trou à hauteur des yeux, c'est pas présentable. (*Luigi sort. Son père le rappelle. Il revient. Georgio lui donne un billet.*) Tiens Luigi, profite en pour faire ta provision de cacahuètes. Et laisse la monnaie au petit personnel, faut savoir être généreux de temps en temps.

LUIGI, *mettant revolver et argent dans sa poche*. – Merci P'pa, t'es trop chouette ! (*Il sort.*)

*On entend le bruit du scooter qui part.*

AMANDINA, *venant embrasser son mari*. – Tu sais me prendre par les sentiments pour te faire pardonner, Georgio Garousi.

GEORGIO. – Quand on a la chance d'avoir un écrin de velours comme toi, Bellissima, aucun bijou n'est assez beau pour y prendre place.

AMANDINA, *gloussant de joie*. – Séducteur, va ! Mais tu ne serais pas un peu menteur aussi, par moment ?

GEORGIO, *invokant le ciel*. – Que le tout puissant me rende muet sur le champ si je te mens Amandina. Qu'il me mette un chat dans la gorge et me prive de voix jusqu'à la fin de mes jours...

FIORELLA, *trouvant sa colère*. – Un chat... Mon chat ! Berlusconiiiiiiiii ! (*Elle tape des 2 poings sur la poitrine de son père.*) Assassino !

AMANDINA. – Calme toi Fiorella, ton père va t'en acheter un autre. (*Tête de Georgio qui fait non.*)

FIORELLA. – C'est celui là que je voulais... Berlusconiiiii !

AMANDINA. – Un plus jeune, un plus beau. N'est ce pas Georgio ?

FIORELLA. – D'abord il n'était pas vieux, il n'avait que 2 ans...

GEORGIO. – Deux ans ?! Il a dû être malade étant petit parce qu'il paraissait plus vieux que

son âge...

FIORELLA. – Et il était très beau. (*Hurlant.*) Berlusconiiii !

AMANDINA, *s'énervant*. – Arrête de hurler pareillement, ça ne le fera pas revenir. Tiens, tu sais quoi, ton père va t'acheter un chat français... un solide... un teigneux... un qui n'a pas peur des coups... un qui fouine partout...

FIORELLA, *en larmes*. – Il ne remplacera jamais Berlusconiiiiiiii...

Mémé ORSINA. – Mais si mais si... et tu l'appelleras Sarkozy, ça sera très bien. (*Ou un gros matou tout rond et tu l'appelleras Flambi.*)

FIORELLA. – Vous ne comprenez pas que c'était un cadeau de Mario. Et qu'est ce que je vais lui dire à Mario quand il arrivera tout à l'heure, hein ? Il va y croire à votre arrêt cardiaque ou à votre ricochet de balle sur une cigale ?

AMANDINA - GEORGIO, *ensemble*. – Ton Mario va arriver ?

FIORELLA. – Je voulais vous faire la surprise et vous le présenter aujourd'hui...

AMANDINA. – Malheureuse ! Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt, je lui aurais préparé des cannoli à la ricotta... et pour ce soir, je lui aurais cuisiné un sfincioné... (*S'affolant.*) Alors que là, je n'ai rien sous la main et je ne suis même pas présentable... Santa Maria ! Tu me feras mourir de honte Fiorella.

FIORELLA, *calmant sa mère*. – Mais tu es très bien mamma et Mario est un garçon tout simple et très gentil...

GEORGIO. – Encore heureux qu'il soit gentil. Déjà qu'il me vole ma fille, manquerait plus qu'il morde en plus.

FIORELLA. – Il ne s'offusquera pas de te voir comme ça.

AMANDINA, *accusant le coup*. – De me voir comme ça... Je suis donc si moche que ça !

FIORELLA, *embarrassée*. – Je n'ai pas dit ça mamma...

GEORGIO. – Tu ne l'as pas dit ouvertement, mais tu l'a laissé entendre. Et dire des choses comme à une femme de l'âge de ta mère... c'est terrible, ma petite Fiorella, terrible !

AMANDINA. – Dis donc Georgio, tu ne vas pas t'y mettre aussi. Y a deux minutes, j'étais un écrin de velours et maintenant, je suis presque devenue aussi fripée qu'une vieille boîte à godasses ! (*A sa fille.*) Quant à toi, quand je pense que je me suis saignée aux quatre veines pour te donner une bonne éducation... que j'ai passé des nuits blanches à me ronger les sangs quand tu as eu la rougeole, la scarlatine, la thyphoïde, le choléra, le scorbut... enfin toutes ces maladies infantiles quoi... Et tout ça... tout ça ... pour s'entendre dire que je suis moche... à quelques minutes de connaître mon futur gendre... (*Main sur le front.*) Ah quelle ingratitude, mon Dieu, quelle ingratitude ! Je n'oserai jamais lever les yeux sur ce garçon qui, compte tenu des propos de ma propre fille, va me voir comme une gorgone sortant des enfers.

FIGURELLA, *un peu amusée*. – Tu n'as pas l'impression d'en faire un peu trop mamma ?

AMANDINA, *très digne*. – Je préfère ne pas te répondre et je vais me redonner un coup de peigne... (*Insistant lourdement.*) pour être présentable !

*On entend une voiture qui arrive.*

FIGURELLA. – Trop tard, le voilà qui arrive.

AMANDINA. – Santa Maria ! J'espère au moins, qu'à défaut d'être insensible et sans coeur comme ma fille... il est au moins gentil et honnête, ce garçon.

*Une portière claque.*

FIGURELLA, *ironique*. – Rassurez vous, il n'aura pas grand peine à être aussi honnête que les Garousi. (*Elle sort, par la terrasse au devant de Mario.*)

GEORGIO. – Quand je pense que ma petite sirène adorée s'est laissée prendre dans les filets de je ne sais quel maquereau de passage...

AMANDINA. – Santa Maria ! Tais toi Georgio, tu me donnes la chair de poule...

GEORGIO, *bafouillant*. – Un gars pas de chez nous... qu'on sait pas d'où qui vient... ni qui qui l'est...

Mémé ORSINA. – Fiorella a dit qu'il était honnête... mais bon, faudrait pas qu'il le soit trop non plus... ce ne serait pas bon signe...

GEORGIO. – Avec tous les petits truands qui l'ont courtisée, il a fallu qu'elle s'amourache d'un gars qui ne connaît rien aux affaires... C'est triste !

AMANDINA. – Dire que son frère n'aurait pas autant de succès qu'elle... Quarante ans et toujours dans nos pattes ce grand échalas.

Mémé ORSINA. – C'est pas les copines qu'il aura reçues ici qui nous auront dérangés.

GEORGIO. – J'aurais bien voulu le marier avec la fille du clan Cappucioni... mais il la trouve moche, la grande Immacolata.

Mémé ORSINA, *amusée* – A mon avis, avec la tronche qu'elle a, elle va restée immacolata encore un sacré moment... (*Elle rit, contente de sa blague.*) Luigi a l'impression qu'elle n'est pas complètement finie c'te pauv' fille.

GEORGIO. – C'est bien la poêle qui se moque du chaudron parce que le Luigi, il ne casse pas, non plus, les trois pattes d'un canard.

Mémé ORSINA, *amusée* – S'ils nous avaient fait des petits, ces deux là, j'aurais été curieuse de voir le résultat. Si encore il n'était que moche le Luigi, mais non, en plus il est con.

GEORGIO, *avec mauvaise foi*. – Pauv' gamin, il n'a rien pris du côté des Garousi... (*Ils regardent*

*vers Amandina en hochant la tête.)*

AMANDINA, *se rebiffant*. – Eh oh, les Garousi ! Je vous signale que dans ma famille on n'a pas poireauté 5 ans en maternelle comme dans la vôtre et qu'on a tous eu notre certificat d'études... Quant à la beauté, j'ai été élue miss Pizza, à Castaride, à l'âge de 18 ans, et je vous raconte pas la ribambelle de beaux mecs qui me couraient après...

Mémé ORSINA – Alors Georgio... la seule explication possible, c'est que ce n'est peut être pas toi le père de Luigi...

AMANDINA. – Oh là, faut vous calmer mémé si vous ne voulez pas finir comme Berlusconi. Et avec moi y aura pas de ricochet ! Et pourquoi, ça n'aurait pas sauté une génération et qu'il ressemblerait pas à sa grand mère, le Luigi ?

Mémé ORSINA. – Calme toi Amandina, je disais ça, histoire de trouver une explication...

AMANDINA. – Eh bien ce n'est pas la bonne explication mémé. J'ai toujours été fidèle à votre grand couillon de fils... et c'est peut être pas ce que j'ai fait de mieux.

GEORGIO, *pour calmer le jeu*. – Pour développer son intelligence, Luigi m'a dit qu'il mangeait énormément de cacahuètes. Il paraît que c'est très efficace...

Mémé ORSINA. – Il peut bien en bouffer des palettes entières de cacahuètes. Son taux de cholestérol aura doublé avant son quotient intellectuel !

*Arrivée de Fiorella et de Mario. Ce dernier est bien habillé et cravaté. Il tient deux bouquets de fleurs à la main et semble très timide. Attention à ne pas le caricaturer avec des vêtements trop courts, ni en faire un benêt. Il doit être timide et gauche, mais c'est un type bien.*

FIORELLA, *toute guillerette*. – Papa, mamma, mémé, je vous présente Mario. (*Inversement*.) Mario, je te présente ma famille... Il ne manque que Luigi qui va revenir bientôt.

Mémé ORSINA, *moqueuse* – Pas de chance, jeune homme, vous avez raté le meilleur.

MARIO, *tout timide, mais cérémonieux*. – Je suis ravi de faire votre connaissance et vous prie d'accepter, mesdames, ces modestes fleurs, gage de mes bonnes intentions à l'égard de votre fille. (*Il donne un bouquet à chacune des deux femmes.*)

Mémé ORSINA, *émue* – Oh ! Vous avez pensé à une vieille mémé comme moi... Comme c'est gentil.

MARIO, *partant de mémé, passant par Georgio pour finir à Fiorella*. – Pour rien au monde, je n'aurais voulu oublier la chair de la chair qui a fait la chair de celle qui m'est chère.

GEORGIO, *estomaqué, à sa fille*. – Il cause toujours comme ça ?

FIORELLA, *toute amoureuse*. – Seulement quand il est ému.

GEORGIO, *faussement admiratif*. – C'est un grand sensible...

FIGURELLA. – Oh oui. Quand je lui ai dit que Berlusconi était mort, il était tout chamboulé... N'est ce pas Mario ?

MARIO, *apparemment pas au courant de tout*. – Cela fait toujours de la peine d'apprendre qu'un cadeau est fichu. C'est étonnant parce qu'au magasin, ils me l'avaient garanti en bonne santé... Mais je vais leur rapporter, ils me le changeront par un autre de la même couleur. (*Têtes étonnées de tous, sauf Fiorella.*)

AMANDINA. – Parce que c'était pas un chat de gouttière ?

MARIO. – Un vulgaire chat de gouttière... pour Fiorella... vous n'y pensez pas... C'était un vrai chat d'élevage... du continent.

GEORGIO, *rancunier*. – Je comprends mieux pourquoi il ne respectait pas la sieste des insulaires.

MARIO, *tout fier*. – Un chat de race, avec pedigree, tatoué, vacciné contre toutes les maladies...

GEORGIO, *sautant sur l'occasion*. – Dommage que les vaccins ne protègent pas des accidents de la circulation...

MARIO, *inquiet*. – Que voulez vous dire ?

Mémé ORSINA. – Que ça ne va pas être facile d'échanger votre cadeau au magasin.

MARIO, *de + en + inquiet*. – Et pourquoi donc, j'ai gardé le ticket de caisse. Et c'est quoi cet accident de la circulation ?

GEORGIO, *inventant*. – Berlusconi a traversé la route sans regarder de chaque côté...

MARIO, *de + en + inquiet*. – Et alors ?

GEORGIO, *inventant*. – Alors... alors... il est passé juste entre deux rafales de kalachnikov. Il a bien évité la première mais pas la seconde... (*Avec compassion.*) Si ça peut vous reconforter, il n'a pas eu le temps de souffrir. (*Grand seigneur.*) J'ai fait ce que j'ai pu pour le ranimer... mais c'était trop tard.

FIGURELLA, *regard noir, à son père*. – C'est bon papa, tu ne vas nous en faire tout un roman !

MARIO, *tombant des nues*. – Des rafales de kalachnikov ! Ici ?

GEORGIO, *l'apourant volontairement*. – Eh oui mon garçon. C'est la Sicile ici, pas le continent. Ici, on se tire dessus pour un rien. Vous oubliez de dire bonjour à un sicilien pointilleux et tac tac tac tac, vous vous prenez quinze balles dans le buffet avant d'avoir pu vous excuser.

MARIO, *apouré*. – Mais c'est hyper dangereux... Et toi Fiorella... mon ange de douceur, comment fais-tu pour vivre dans ce danger permanent ?

Mémé ORSINA, *amusée*. – On l'a habituée toute petite. Elle savait à peine marcher, qu'elle se faufilait allègrement entre les fusillades, en cachant des grenades dans son nounours.

MARIO, *flageolant sur ses jambes*. – Je me sens mal...

AMANDINA. – Rattrapez le, il va s'évanouir.

*On le rattrape au vol et on l'assoit dans un fauteuil.*

FIGORELLA, *en colère, à son père*. – Et voilà ! Tu es content. (*Elle tapote les joues de Mario.*)

GEORGIO. – Je ne veux pas te vexer Fiorella, mais il me paraît un peu tendre, ton fiancé. Il n'a pas obtenu sa moyenne au premier test.

MARIO, *émergeant de sa torpeur*. – Est ce que je pourrais avoir une goutte d'alcool s'il vous plaît ?

*Mémé est déjà partie dans la maison chercher à boire.*

GEORGIO. – Avec grand plaisir ! je vais vous faire goûter une eau de vie de ma composition. Vous m'en direz des nouvelles.

FIGORELLA. – Ah non papa, pas ça !

AMANDINA. – Giorgio, tu ne vas pas lui donner du W3P ?

MARIO, *s'inquiétant*. – C'est quoi le W3P ?

Mémé ORSINA, *revenant avec une bouteille et des verres*. – C'est un whisky obtenu par distillation d'un tiers de Pommes Golden, d'un tiers de Pommes de terre et d'un tiers de Pommes de pin... d'où le nom de whisky W3 P

MARIO. – Ce doit être particulier. Et pourquoi des pommes de pin ?

Mémé ORSINA, *lui versant à boire*. – C'est pour donner une note boisée. (*Tout bas.*) On le fabrique artisanalement dans les vieilles écuries avec un alambic fabriqué par Luigi. C'est lui le responsable de la fabrication.

MARIO, *curieux*. – Et vous en distillez beaucoup ?

Mémé ORSINA, *l'invitant à boire*. – On dessert toute l'île, du nord au sud. Mais buvez, ça va vous remonter.

MARIO, *susplicieux*. – C'est pas très légal votre commerce...

GEORGIO, *hautain*, – Oseriez vous prétendre, cher monsieur Mario, que votre futur beau père est un falsificateur, un suborneur, un manipulateur alors qu'il essaie de donner du plaisir gustatif à ses compatriotes en tirant l'essence même d'un fruit et d'un légume, par ailleurs totalement inoffensifs et fortement conseillés par tous les nutritionnistes ? Est ce là, monsieur votre propos ?

FIGORELLA. – Mario n'a pas dit cela, papa, mais il s'étonne, à juste titre, de nos méthodes de travail...

MARIO, *un peu péteux*. – Voilà, c'est cela... ce sont vos méthodes qui...

GEORGIO, *le coupant*, – Je vous l'ai déjà dit, nous sommes en Sicile, môssieu, où on ne badine pas avec l'honneur.

MARIO, *paniqué*. – Oui bien sûr... bonjour... bonsoir... merci... s'il vous plaît... au revoir...

Mémé ORSINA, *insistant*. – Alors, vous le goûtez ce whisky ou vous attendez qu'il s'évapore ?

AMANDINA. – Allez y doucement, c'est très fort. Et n'en renversez pas sur vos vêtements... ça brûle certains tissus.

*Délicatement, Mario porte le verre à sa bouche et boit. Il grimace, se tord la bouche, se serre la gorge. Sous les regards des autres, il insiste, recommence et tousse bruyamment.*

GEORGIO, *guettant son avis*, – Alors ?

MARIO, *voix étouffée*. – On sent bien la pomme de pin... C'est une boisson de bûcheron dites donc.

GEORGIO, *clin d'oeil à Michel Audiard*, – Y'avait un clan à Paris qui fabriquait un produit presque identique autrefois et il paraît même qu'une polonaise en buvait tous les matins.

FIORELLA. – Tu regardes vraiment trop de films papa !

MARIO. – Je suis désolé de ma réaction... je ne pensais aucun mal de vous monsieur Garousi... mais on dit tellement de choses sur la Sicile et les siciliens que... que...

GEORGIO, *bon prince*, – Vous avez failli me blesser jeune homme. C'est bon, n'en parlons plus. Pensons plutôt à votre avenir avec ma petite colombe...

*On entend le scooter de Luigi qui revient. Mémé s'est servi un verre de gnôle.*

Mémé ORSINA, *lui réservant un autre verre*. – Tiens voilà Luigi qui revient. Vous allez trinquer avec lui. En l'attendant, à la vôtre. *(Elle vide son verre cul sec et claque la langue en connaissance.)*

*Luigi entre, tout heureux. Il a encore un collant sur le sommet de la tête et qui pend comme une couette sur le côté de sa joue. Il tient le revolver dans une main et trois paquets cadeaux dans l'autre. Il est tellement content qu'il ne voit même pas Mario.*

LUIGI, *redonnant le revolver à son père en riant*. – Tiens P'pa, je te redonne ta carte. *(Distribuant ses cadeaux.)* La vendeuse a un peu râlé quand j'ai demandé des paquets cadeaux. Elle a dit qu'elle en avait marre de m'en faire toutes les semaines.

GEORGIO, *entre inquiétude et lassitude*, – Rassure moi Luigi, *(Geste à l'appui.)* T'avais bien enfilé ton truc jusqu'au cou ?

LUIGI. – Heu... j'crois bien ... *(Passant à autre chose.)* Mais le mieux dans tout ça, vous me croirez jamais... *(Il fait durer le suspense.)* Y avait plein de bijoux en solde et j'ai chopé ceux là de préférence. Une sacrée affaire, pas con le mec !

TOUS, *sauf Mario, catastrophés*. – Luigi !!!!

*Tous sont accablés devant cette réplique et le regard de Mario, paumé, va de l'un à l'autre tandis que le noir se fait sur scène.*

## **ACTE 1 à SUIVRE...**

### **Un petit aperçu de l'acte 2 :**

**9 Pages**

**18 à 20 minutes environ**

### **ACTE 2**

*Même décor. Un peu plus tard dans la soirée. Le repas est terminé. A l'ouverture du rideau, Mario arrive du jardin, un verre à la main, un peu enivré. ATTENTION à ne pas tomber dans la caricature de l'homme complètement ivre. Certes, il est en état d'ébriété, titube légèrement et bafouille un peu, mais il sait encore ce qu'il raconte. Il est aussitôt suivi de Georgio, d'Amandina puis de Fiorella qui apporte le café et de mémé Orsina qui tient toujours sa bouteille (sa bottiglia) à la main. Luigi, n'est pas encore arrivé.*

MARIO, *bafouillant un peu.* – Votre sfin... sfin... votre sfin...cioné était à se mettre à genoux, madame Garou... Garou... Garousi.

FIORELLA. – Si tu continues à picoler comme ça, c'est sûr que tu ne vas pas tarder à t'y retrouver... à genoux !

AMANDINA, *gloussant de plaisir.* – Est il gentil ! (*A sa fille.*) Fiorella, je crois que tu as fait un bon choix. Ce garçon est très convenable...(*A Mario.*) J'ai vraiment eu peur, tout à l'heure, que vous n'aimiez pas ma cuisine.

MARIO, *bafouillant un peu.* – Non non non non ! J'ai quitté la table parce que... (*Il réfléchit.*) Pourquoi je suis sorti de table déjà ? (*Retrouvant le fil de ses idées.*) Ah oui ! Quelque chose me chiffonnait dans votre famille... (*S'adressant à Georgio.*) et c'est aussi pour ça que je suis venu vous demander des explications...

FIORELLA. – Tu es fatigant, Mario, à toujours vouloir tout comprendre... tout expliquer...

MARIO, *bafouillant un peu.* – C'est dans ma nature, ma ché... ma ché... ma chérie. (*Fier.*) Eh oh... six années d'études supérieures, ça m'oblige à cogi... à cogi... à réfléchir profondément.

GEORGIO, *en riant.* – En général, plus on a fait d'années d'études supérieures, plus ça fait d'années pour trouver du boulot ensuite.

MARIO, *illuminé.* – Le boulot ! Voilà, c'est ça ! Je voulais vous parler de votre boulot... ou de vos boulots respectifs, devrais-je dire. A commencer par votre distillerie clandestine qui n'est pas ...

GEORGIO, *le coupant sèchement.* – Encore ! Mais c'est une idée fixe ! C'est la huitième fois que vous abordez ce sujet.

MARIO, *en bafouillant*. – Et c'est la huitième fois que vous me répondez en me servant un verre de doute... de doute... de doute V3P. C'est pas une réponse, ça, le doute... le doute V 3P...

GEORGIO. – Mémé, ressert un trou sicilien à Mario pour qu'il s'imprègne bien de ce merveilleux breuvage qui occupe les trois quarts de ses pensées...

*Mémé Orsina remplit le verre de Mario qui la regarde faire sans refuser.*

FIORELLA, *mécontente*. – Pour être imprégné, vous l'avez imprégné.

MARIO, *hilare*. – Avec tous les trous siciliens qu'il y a eu en mangeant, c'est pas un repas qu'on s'est tapé... c'est un parcours de golf. (*Il rit tout seul à s'en taper sur les cuisses. Les autres le regardent sans rire.*) Un parcours de golf... avec tous les trous... c'est rigolo, non ?

FIORELLA. – Vous êtes contents ! Voilà qu'il ne sait plus ce qu'il raconte avec votre W3P...

AMANDINA. – Il fait peut être une allergie à la pomme de pin...

Mémé ORSINA, *l'invitant à boire*. – Allez y bon sang ! A la vitesse à laquelle vous buvez, il va vite prendre un an d'âge vot' whisky.

MARIO, *buvant puis éructant*. – Pardon. Je commence à avoir des renvois de bois sec. J'ai l'impression que mon estomac a vieilli en fût de chêne... (*Il rit.*)

FIORELLA, *agacée*. – Bon ça y est... t'as fini ton cinéma ?

MARIO. – Pas du tout, ma ché... ma ché... ma chérie. Je fais juste de commen... de commen... de commencer. (*A Georgio.*) Je me suis laissé dire que vous faisiez aussi, un peu, dans la cigarette ?

*Georgio sort un paquet de cigarettes de sa poche et colle une cigarette entre les lèvres de Mario qui reste béat, verre à la main et cigarette au bec.*

GEORGIO. – Est-il curieux, le bougre ! Il veut tout essayer. (*Il sort une boîte d'allumettes et tente d'en craquer une .*)

FIORELLA, *bondissant*. – Ne craque pas une allumette devant lui, avec tout l'alcool qu'il a bu, il va se transformer en chalumeau.

MARIO, *géné par la cigarette*. – Y a aussi vos trois sœurs que vous faites travailler sur les trottoirs de Palerme...

GEORGIO, *faussement outré*. – Le whisky... les cigarettes... vous ne voulez pas, aussi, vous taper mes frangines ?!

MARIO, *géné par la cigarette*. – Non non, merci... sans façon. Je faisais juste l'inventaire de vos occu.. occucu... de vos occupations... et il me semble que...

GEORGIO, *le coupant*. – Parlons peu, mais parlons bien. (*L'entraînant vers une table.*) Venez par ici que je vous cause comme un père...

MARIO, *pris dans le jeu*. – Oui papa...

GEORGIO, *très paternel*. – Vous aimez ma fille n'est ce pas ?

MARIO, *éploré*. – Je l'adore, monsieur Garousi.

GEORGIO. – Et vous feriez n'importe quoi pour elle ?

MARIO. – N'importe quoi, monsieur Garousi.

GEORGIO, *grandiloquent*. – Est ce que vous imaginez, jeune homme, la détresse d'un père qui sent lui échapper sa pure et chaste fille ?

MARIO, *essayant de suivre*. – J'imagine, monsieur Garou... Garou... j'imagine...

GEORGIO. – Cette pure jeune fille qui est tout mon bonheur...

AMANDINA, *s'en mêlant*. – Sa joie de vivre...

Mémé ORSINA, *lui resservant un autre verre*. – Sa raison d'exister...

GEORGIO, *grandiloquent, comme dans Horace de corneille*. – Ah Mario! Unique objet de mon ressentiment, Mario qui, de son bras, vient voler mon enfant, Mario qui l'a séduite et que son cœur adore, et Mario que je hais car Fiorella l'honore...

MARIO, *buvant son verre, sidéré*. – Oh que c'est beau ce que vous dites. Vous êtes un vrai pouette, monsieur Garou... Garou... Garousi. Mais faut pas me haïr parce que j'aime votre perle rare...

GEORGIO, *faussement triste*. – Une perle rare que va lui enlever un étranger...

AMANDINA, *s'en mêlant*. – Un continental dont on ne connaît pratiquement rien...

Mémé ORSINA, *lui servant un autre verre*. – Ni sa famille, ni son métier...

MARIO, *buvant son nouveau verre, et voulant s'expliquer* – Je suis fils de comm... de comm... de commerçants italiens et j'ai fait des études pour devenir...

GEORGIO, *main sur le front, exagérant*. – Ah l'ingrat ! L'infâme ! Le perfide ! Il me parle de sa famille et de ses études... alors que je suis là, à me languir de savoir s'il aime vraiment ma petite Fiorella.

FIGURELLA. – P'pa, ça suffit ! Cela ça fait au moins dix fois qu'il te le dit qu'il m'aime.

GEORGIO, *de mauvaise foi*. – Il me le dit... il me le dit... du bout des lèvres. Un père ressent ces choses là ma petite fille et il ne sera pas dit que Giorgio Garousi aura bradé son enfant contre quelques banales déclarations énamourées, sans autre gage de sincérité.

FIGURELLA, *agacée*. – Qu'est ce que tu veux qu'il te dise de plus ?

MARIO, *reprenant sa déclaration en hurlant* – Je l'aime, monsieur Garougarooooouuu...

GEORGIO, *de mauvaise foi*. – Je sais, vous me l'avez déjà dit, pas la peine de crier pareillement. Mais qu'est ce qui me le prouve, hein ?

MARIO, *de plus en plus éméché* – Depuis que je connais Fiorella, je n'envisage plus de vivre sans elle et je rêve de vous faire plein de petits garousi, monsieur Bambino.

GEORGIO. – Plein de quoi ?

MARIO, *se reprenant* – Euh... plein de petits bambinos, monsieur Garousi.

AMANDINA, *heureuse*. – Alors ça Georgio, si c'est pas un gage de sincérité, qu'est ce que c'est ?

Mémé ORSINA. – J'suis d'accord avec Amandina ! (*Esquissant quelques pas de danse.*) Youpi, je vais devenir arrière grand mère... mes copines vont en crever de jalousie.

GEORGIO. – Calme toi mémé, calme toi. Faire des bambinos, c'est pas ce qu'il y a de plus difficile... surtout quand on a dans son lit, une madona comme ma fille. Non, en gage de sincérité, il faudrait accomplir un acte plus grand, plus audacieux, plus héroïque...

MARIO, *tendant son verre vers mémé Orsina* – J'veux bien finir la bouteille de W3P si vous voulez. (*Elle le lui remplit.*)

FIORELLA, *agacée*. – Mario, ça suffit !

MARIO, *portant son verre à la bouche* – Papa a dit « un acte héroïque »...(*Il boit cul sec et souffle fort.*) Aaaahhhh ! Ca, c'en est un !

GEORGIO, *les mains sur les épaules de Mario*. – Mario, mon fils, j'ai un grand projet pour toi. Pour l'amour de Fiorella, es-tu prêt à relever le défi ? (*A partir de maintenant, il va tutoyer Mario.*)

MARIO, *fièrement* – Je suis prêt...

GEORGIO, *comme dans un jeu*. – C'est ton dernier mot, Mario ?

MARIO. – C'est mon dernier mot... Georgio !

GEORGIO. – Femmes, laissez nous entre hommes et envoyez moi Luigi tout de suite...

FIORELLA, *méfiant*e. – P'pa ... pas d'entourloupe avec Mario... sinon je ne te le pardonnerai jamais.

GEORGIO, *rassurant*. – Tu me connais, ma petite colombe...

FIORELLA. – C'est justement parce que je te connais, que je te mets en garde. Tu m'as déjà dézingué Berlusconi, alors ne t'avis pas de faire du mal à Mario, compris ?

MARIO, *attendri* – Fiorella, tu prends soin de moi... Je te retrouve enfin ma ché... ma ché... ma chérie...

FIGURELLA, *fermement*. – Toi, le Roméo d'opérette, en veilleuse ! Nous réglerons nos comptes plus tard, (*Montrant son corps.*) quand le W3P sera descendu de quelques étages.

*Les trois femmes sortent vers le jardin.*

GEORGIO. – Est ce que tu aimes les jeux, mon p'tit Mario ?

MARIO, *tout sourire* – Oh oui, j'aime bien ça les jeux...

GEORGIO. – Parfait ! Pour tester ton attachement à ma fille, je vais te charger d'une mission, avec Luigi...

MARIO, *tout content* – Une sorte de course au trésor ?

GEORGIO. – Voilà ! Un truc comme ça...

*Arrivée de Luigi, mangeant encore des cacahuètes.*

GEORGIO. – C'est pas possible ! T'en bouffes combien de paquets par jour ?

LUIGI. – En dessert, c'était glace ou cacahuète...

GEORGIO. – Et forcément, t'as choisi les cacahuètes ! (*Passant à autre chose.*) T'as ton pétard sur toi ?

LUIGI, *tendant son revolver à son père*. – Oui, mais je te préviens qu'il est...

GEORGIO, *le coupant*. – Pas chargé, je sais ! C'est juste pour faire une démonstration de braquage à Mario.

*Georgio prend le revolver et continue de causer tout en le manipulant.*

LUIGI, *inquiet*. – Quand même, P'pa, fais gaffe...

GEORGIO, *lui montrant le flingue*. – Mon p'tit Mario, est ce que tu connais ce genre d'instrument ?

MARIO, *en riant*. – Oh ben oui, quand même...

GEORGIO. – Est ce que tu t'en es déjà servi quelquefois ?

MARIO. – Quand j'étais petit, en jouant au gendarme et au voleur... mais c'était un revolver en platière mastique... euh... en matière plastique... (*Se remémorant des souvenirs.*) Et c'était toujours moi qui faisais le gendarme...

GEORGIO, *lui donnant le revolver*. – Et ça te plairait d'être le voleur cette fois ci ?

MARIO, *ravi, comme un gamin*. – C'est sûr que ça me changerait. (*Le doigt sur la bouche.*) Mais chuttttt ! Faudrait pas que ma mère le chache... ça lui ferait de la peine...

GEORGIO, *en confidence*. – On ne lui dira pas, ce sera un secret entre nous. Et si tu réussis la

mission que je vais te confier, plus rien ne s'opposera à ce que je te donne ma fille et que tu deviennes... mon gendre préféré.

MARIO, *aux anges*. – C'est vrai ?

GEORGIO, *lui tendant la main*. – Parole d'honnête homme.

LUIGI, *tout en mangeant des cacahuètes*. – En même temps, relativise, y a qu'une fille dans la famille.

MARIO, *lui rendant sa poignée de main*. – Vous pouvez compter sur moi... joli papa. (*Soudain, enflammé*.) Quand est ce que je commence ?

GEORGIO. – Le plus vite possible, mais il faut d'abord procéder à quelques essais. Tu vas sortir puis revenir me braquer avec cette arme, d'accord ?

MARIO, *essayant d'assimiler*. – Je sors et je reviens vous braquer. (*Il sort*.)

LUIGI, *tout en mangeant des cacahuètes*. – Y me fait peur avec mon flingue dans les mains...

GEORGIO. – Tu l'accompagneras sur la mission, ce sera plus sûr.

*Retour de Mario.*

MARIO, *le revolver en avant, gentiment*. – Bonjour tout le monde ! Je viens pour un braquage...

GEORGIO. – Tu comptes arriver comme ça, tête nue, pour que tout le monde te reconnaisse ? Tu ne veux pas laisser ta carte d'identité en plus ?

MARIO, *se tâtant le visage*. – J'y avais pas pensé...

LUIGI, *sortant sa cagoule de sa poche*. – Tiens enfile ça, c'est une taille unique.

*Mario enfile la cagoule qui a toujours un énorme trou sur le front.*

GEORGIO. – Voilà, c'est mieux. (*Haussant un peu le ton*.) Et n'arrive pas en disant gentiment « Bonjour », mais tu gueules « haut les mains, que personne ne bouge » etc... etc...

MARIO, *essayant de mémoriser*. – Haut les mains, que personne ne bouge... etcétera... d'accord, j'ai compris. (*Il ressort*.)

LUIGI, *entre deux cacahuètes*. – J'suis pas certain qu'il ait la vocation, P'pa.

*Retour de Mario, cagoulé, arme en avant.*

MARIO, *essayant d'être menaçant*. – Haut les mains... que personne ne bouge... le premier qui rira aura une tapette... etcétera.. etcétera...

GEORGIO, *s'énervant et lui lançant des ordres*. – Plus fort « haut les mains »

MARIO, *un ton au dessus*. – Haut les mains...

GEORGIO, *s'énervant de plus en plus*. – Encore plus fort : « Haut les mains, que personne ne bouge...

MARIO, *très fort*. – Haut les mains... que personne ne bouge... Grrrrrrr...

*Il se prend au jeu et devient carrément menaçant en montrant les dents tel un chien en colère.*

GEORGIO, *le stimulant au maximum*. – Que personne ne bouge ou je tire dans le tas !

MARIO, *de + en + fort*. – Que personne ne bouge... ou je tire dans le tas... Grrrrrrr !

*Ce disant, il appuie sur la gâchette et un coup part du revolver. Georgio, affolé se jette derrière la table de la terrasse qu'il renverse pour se protéger. Il est suivi par Luigi, tout aussi apeuré que lui. Mario, sidéré, regarde le revolver avec étonnement. Un objet peut tomber du mur au moment du coup de feu. Idem au deuxième coup.*

GEORGIO. – Luigi... je croyais que t'avais perdu ton chargeur...

LUIGI, *un peu péteux*. – J'ai retrouvé sous les coussins du salon...

GEORGIO, *lui tapant sur la tête*. – Tu ne pouvais pas me le dire, bougre d'andouille !

## ACTE 2 à SUIVRE...

### Petit aperçu de l'acte 3 :

**25 Pages**

**50 à 55 minutes environ**

### ACTE 3

*Le lendemain matin. Angoisse chez les Garousi. Luigi et Mario ne sont toujours pas rentrés de leur expédition nocturne. Fiorella et sa mère tournent en rond sur la terrasse tandis que mémé Orsina essaie de s'occuper.*

Mémé ORSINA. – Vous inquiétez pas, ils ne vont pas tarder à rentrer maintenant.

FIORELLA, *inquiète*. – Ils sont partis vers 22 heures hier soir (*Regardant sa montre.*), il est 9 heures du matin et ils ne sont toujours pas de retour. Tu trouves ça normal, mémé ?

AMANDINA. – J'espère que les deux gardes du corps ne les ont pas démolis à coup de poings...

FIGRELLA. – Tais toi, mamma, tu vas nous apporter la poisse.

Mémé ORSINA, *avec philosophie*. – D'un autre côté, pas de nouvelles... bonnes nouvelles.

*Arrivée de Giorgio.*

TOUTES, *ensemble*. – Alors ?

GEORGIO. – Rien ! Je suis allé, à pied, jusqu'au carrefour du village. Aucune trace du scooter de Luigi.

FIGRELLA. – J'en étais sûre, je le sentais. Tout ça est de votre faute ! Si jamais il est arrivé quelque chose à mon Mario, je vous préviens que je rentre au couvent de Catane prier sainte Agathe pour le restant de mes jours. Ce sera bien fait pour vous !

*On entend le bruit d'une camionnette qui arrive.*

AMANDINA. – Chuttttt ! Taisez vous, une voiture arrive.

FIGRELLA, *affolée*. – Les carabinieri ! Ce sont les carabinieri qui viennent perquisitionner dans la maison.

GEORGIO, *entre affolement et faux calme*. – Faites semblant de rien... Prenez des poses naturelles...

*Panique générale. Tout le monde court dans tous les sens avant de prendre une position et une occupation complètement artificielles. Amandina se met à essuyer table et chaises avec son mouchoir ; Fiorella s'assied et se nettoie les ongles ; Mémé Orsina s'assied et ouvre le journal qu'elle lit, à l'envers, tandis que Giorgio, appuyé sur le dossier de la chaise de mémé, fait semblant de lire par dessus son épaule. La voiture s'arrête et les portières claquent. Entrée de Luigi et de Mario, les cagoules pendouillant sur le côté de leur tête. Ils sont contents et entrent en faisant le V de la victoire.*

LUIGI. – Mission accomplie, P'pa !

MARIO. – Je dirais même... mission doublement accomplie ! (*Il est dégrisé mais n'est pas vraiment conscient de ce qu'il vient de faire.*)

*Liesse générale. Fiorella se jette au cou de Mario et l'embrasse follement. Tout le monde se congratule et se félicite.*

AMANDINA – Vous en avez mis du temps, on était morts d'inquiétude.

LUIGI. – Ca ne s'est pas passé aussi facilement que P'pa le disait. Il a fallu attendre une bonne partie de la nuit...

Mémé ORSINA, *toute excitée*. – Raconte mon p'tit gars... raconte à ta vieille mémé...

GEORGIO. – Plus tard ! Montrez nous d'abord le butin, qu'on le mette en lieu sûr.

LUIGI. – D'accord, P'pa. (*Il sort avec Mario.*)

Mémé ORSINA. – J'étais sûre qu'il réussirait. (*A Fiorella.*) Il me plaît bien ton p'tit ami et puis eh, il se débrouille bien pour un honnête homme.

FIORELLA. – Papa, j'espère que tu es convaincu de sa bonne foi et que c'est la dernière épreuve que tu lui imposes.

AMANDINA, *réfléchissant* – Eh, attendez une seconde... Hier soir, ils sont bien partis en scooter tous les deux ?

Mémé ORSINA, *confirmant*. – Juste après le repas. Même que le Mario il avait bien de la peine à se tenir assis sur le porte bagages. J'ai fini par l'amarrer à Luigi avec une sangle.

AMANDINA. – Alors pourquoi ils reviennent ce matin en camionnette ?

Mémé ORSINA. – Ouhlà ! J'ai comme un drôle de pressentiment tout à coup...

*Luigi et Mario reviennent, portant une lourde malle de bois qu'ils posent au milieu de la terrasse. La malle peut être amenée sur un petit chariot roulant. A défaut de malle, « le butin » peut être enroulé dans un grand tapis, ou enveloppé dans un sac. A voir selon vos possibilités.*

LUIGI. – Et voilà le travail !

*Stupéfaction générale.*

GEORGIO, *stupéfait*. – C'est quoi ça ?

LUIGI, *fièrement*. – L'otage pour la rançon.

GEORGIO, *se retenant*. – Vous partez à deux pour kidnapper un yorkshire de trois kilos et vous revenez avec une malle d'un quintal ! Vous avez enlevé un élevage canin entier ma parole !

LUIGI. – On va t'expliquer, P'pa...

GEORGIO. – J'aimerais bien, oui.

LUIGI. – En arrivant, cette nuit, à l'hôtel de la diva Carliti, on n'a pas trouvé les deux gorilles devant la porte de sa chambre...

MARIO. – Alors on a attendu son retour de l'opéra, tard dans la nuit, et c'est là où on a été forts... on s'est présenté à elle comme des admirateurs...

LUIGI. – On l'a félicitée... on lui a dit qu'elle était belle comme la lune...

GEORGIO. – Comme le soleil, imbécile !

LUIGI. – Ah oui, je me rappelle jamais. Et qu'elle avait une voix extraordinaire...

MARIO. – Elle en gloussait de plaisir...

LUIGI. – Puis, avec d'infinies délicatesses (*Tête pas convaincue de son père.*), on lui a parlé de son petit chien qui devait lui apporter tellement de satisfactions, tellement de joies, vu que les hommes sont tous des salauds... enfin tout ça quoi...

MARIO. – Et là, elle s'est effondrée, en larmes.

LUIGI. – En nous expliquant que son yorkshire était en pleine dépression... un complexe d'infériorité qu'il aurait, soit disant, développé après avoir croisé le Doberman de son chef d'orchestre...

MARIO. – Y mangeait plus, y dormait plus, il n'aboyait plus... Elle a été contrainte de le mettre en cure de sommeil dans une clinique vétérinaire, en compagnie de ses deux gardes du corps qui paraît il, sont en pleine déprime eux aussi.

LUIGI. – Comme elle n'a jamais voulu nous donner le nom de la clinique... et pour ne pas revenir bredouille... Mario a eu l'idée...

*D'un même ensemble, ils soulèvent le couvercle de la malle (ou déroulent le tapis) et une tête bâillonnée en sort en s'agitant avec frénésie.*

LUIGI. – De kidnapper carrément la Diva !

GEORGIO. – Oh les andouilles ! Oh les crétins ! (*Brusquement fatigué, il va s'asseoir.*)

LUIGI. – On a été obligé de l'attacher et de la bâillonner tellement elle bougeait et elle criait...

MARIO. – Du coup, on ne pouvait plus revenir en scooter, alors Luigi a eu l'idée...

LUIGI, *le coupant, tout fier.* – De piquer la camionnette de l'hôtel. Génial, non ?

Mémé ORSINA. – Super, les gars ! Avec la pub de l'hôtel de chaque côté de la carrosserie, vous ne pouviez pas faire mieux pour passer inaperçus tous les trois.

LUIGI, *rectifiant.* – Pas tous les trois... tous les quatre !

AMANDINA. – Comment ça... tous les quatre ?

Mémé ORSINA. – Vous avez kidnappé deux otages ?

LUIGI. – Ben oui... elle... et sa dame de compagnie.

GEORGIO. – Vous avez, aussi, amené sa dame de compagnie ?

MARIO. – En fait... c'est elle qui s'est incrustée dans notre kidnapping.

*Arrivée silencieuse de Gina. Elle est vêtue strictement de noir et tient, avec beaucoup de précaution, une valise devant elle. Luigi se précipite pour lui prendre sa valise qu'il pose près d'elle, par terre.*

LUIGI. – On n'a pas eu besoin de l'attacher... elle nous a suivis spontanément.

GINA, *sèchement*. – Il était hors de question que j'abandonne madame Carliti aux mains de minables mafiosis.

MARIO, *réalisant*. – Mamma mia ! C'est vrai que je suis devenu à moitié truand, moi aussi.

GEORGIO. – Et quel truand, parlons en ! Même pas fichu de ramener le bon otage...

AMANDINA. – Réfléchis Georgio, la diva nous rapportera beaucoup plus que son yorkshire riquiqui. Son producteur va être impatient de la récupérer.

GEORGIO, *montrant Gina*. – Peut être. Mais l'autre là ? Qui c'est qui nous la rachète ?

GINA, *tristement*. – Ne cherchez pas à obtenir une rançon contre ma liberté... je n'intéresse personne...

LUIGI, *gentiment*. – Faut pas dire ça, y a bien quelqu'un qui tient à vous... Ne serait ce que votre patronne quand elle sera libérée.

GINA. – A propos de libération, je vous conseille de la détacher rapidement car je crains, pour vous, ses redoutables colères.

*Luigi va vers Bruna qui n'arrête pas de gesticuler et lui enlève son bâillon. Elle se met aussitôt à hurler.*

BRUNA. – Ordure ! Mécréant ! Je vous ordonne de me détacher tout de suite ! Vous entendez ?

AMANDINA. – Pour t'entendre, on t'entend ma belle. Luigi, coupe le son s'il te plaît.

*Luigi repose le bâillon sur la bouche de la diva qui se tortille de colère.*

GINA. – Sans vouloir vous obliger, je ne pense pas que ce soit la bonne manière...

LUIGI, *conciliant*. – Ah bon ? *(Il enlève le bâillon.)*

BRUNA, *hurlant*. – Kidnappeurs !

AMANDINA, *autoritaire*. – Luigi, stop !

BRUNA, *hurlant*. – Sales maf..

*Luigi remet précipitamment le bâillon qui étouffe la voix de Bruna.*

GINA, *inquiète*. – S'il vous plaît... laissez la respirer...

LUIGI, *retirant le bâillon*. – Vous me le demandez tellement gentiment...

BRUNA, *redoublant de colère*. – Orduro ! Mécréanto ! Assassino !

AMANDINA, *autoritaire*. – Luigi... fais la taire !

*Le son s'étouffe à nouveau et Luigi trouvant la scène amusante, va remettre et enlever le bâillon plusieurs fois de suite, laissant fuser des morceaux de juron.*

LUIGI, *s'amusant avec le bâillon*. – C'est rigolo.

GEORGIO. – Luigi, arrête de jouer avec l'otage ! (*S'adressant à Bruna.*) Chère madame Carliti, vous êtes notre prisonnière et nous vous libérerons contre rançon. Si vous acceptez d'être sage, je vous enlève votre bâillon et je vous promets qu'il ne vous sera fait aucun mal. (*A son tour, il lui enlève le bâillon.*)

BRUNA, *hurlant*. – Sale mafieu ! Au secours ! A l'aide !

GEORGIO, *ferme*. – Luigi, remets lui son bâillon et referme le coffre.

*Luigi commence à lui appuyer sur la tête pour la faire entrer dans la malle. Elle fait des « oui » désespérés de la tête en grommelant des sons bizarres. Pendant toutes ces scènes, Gina cherche à intervenir ; mémé Orsina jubile ; Amandina est énervée ; Mario et Fiorella, serrés l'un contre l'autre, sont mal à l'aise.*

GEORGIO. – Vous acceptez ma proposition oui ou non ? (*Elle acquiesce à grands coups de tête.*) Attention, pas d'entourloupe. Si vous n'obéissez pas... pffftt ! La malle... le grenier... les araignées... les punaises... les cloportes... etc... etc... C'est bien compris ? (*Elle acquiesce. Aux hommes.*) Détachez la et sortez la de sa caisse. (*Ils s'exécutent.*)

BRUNA, *amadouée*. – C'est bien la première fois qu'un homme tient tête à Bruna Carliti...

AMANDINA, *fière*. – Faut pas le chercher, le lascar !

BRUNA. – Vous avez une virilité hors du commun, monsieur. (*Georgio roule sa mécanique.*) Monsieur ?...

GEORGIO, *séducteur*. – Georgio... Appelez moi Georgio. (*A Amandina, grand seigneur.*) Femmes... les chambres de nos invitées sont elles prêtes ?

AMANDINA. – A moins que tu veuilles les faire coucher dans une niche à chien, c'est tout ce que j'ai préparé pour l'instant... mais je peux y rajouter un deuxième coussin si tu veux.

GEORGIO, *faussement joyeux*. – Elle est drôle ! Un petit peu d'humour pour détendre l'atmosphère... (*Tapant dans ses mains.*) Allez allez mesdames, on s'active. (*Les trois femmes partent préparer les chambres. Puis, en riant à Bruna.*) Une niche à chien... n'importe quoi...

BRUNA. – Ah, mon chien ! Nabucco ! Mon trésor, mon amour, mon chouchou ! (*Regard circulaire.*) Vous savez qu'il est très malade ? (*Elle pleure.*)

TOUS, *dans un même ensemble*. – Oui, on sait !

GEORGIO. – Allons allons, ne pleurez pas. Il est entre de bonnes mains, à la clinique vétérinaire... n'y pensez plus. Il va vous revenir, gonflé à bloc..

BRUNA, *lui touchant le bras*. – Comme vous êtes rassurant... et comme vous savez parler aux

femmes... *(Tout en reniflant, tendant le bras.)* Un mouchoir...

LUIGI, *sortant le sien de sa poche.* – Tenez...

*Elle le prend machinalement puis s'arrête au moment de le porter à son nez.*

BRUNA, *le regardant avec dégoût.* – Quelle horreur ! *(Elle le jette par terre.)*

LUIGI. – Il n'est pas sale. M'en suis presque pas servi...

BRUNA, *hurlant.* – Gina, un mouchoir !

GINA, *accourant.* – Tout de suite madame... j'arrive madame.... voilà madame.

BRUNA. – Combien de fois t'ai-je dit d'anticiper mes désirs. Tu sais que je n'aime pas attendre. Depuis le temps que tu es à mon service, je ne devrais pas avoir à te le répéter à chaque fois.

GINA, *soumise.* – J'y veillerai madame, je vous le promets.

BRUNA. – J'espère bien, espèce de gourde ! *(Calmement.)* Alors, comment procédons nous, cher monsieur Georgio ?

GEORGIO, *reprenant un ton bourru.* – Eh bien, vous allez d'abord me donner les coordonnées de la personne à contacter pour la rançon...

BRUNA. – Voyez cela avec Gina. Je ne m'intéresse pas à ces basses questions matérielles. Seule la musique me transcende. *(Mielleuse, à Georgio.)* Veuillez me conduire à mes appartements... Georgio... *(En partant, le soulevant de paroles.)* Avez vous un piano ? Aimez vous l'opéra ? M'avez vous déjà entendu chanter ? Vous allez voir, je suis divine... A quelles heures sont les repas ? Etc... etc... *(Ils sortent.)*

LUIGI, *à Gina.* – Elle vous parle toujours sur ce ton ?

GINA. – Oui... mais c'est sa nature... elle n'est pas méchante...

LUIGI. – Heureusement dites donc parce que, si elle l'était... qu'est ce que ce serait.

GINA. – Je crois qu'elle m'aime bien quand même...

LUIGI. – Ca ne se voit pas au premier coup d'oeil.

GINA. – Il y a tellement de gens qui cachent leurs sentiments... *(Brusquement réaliste.)* Cela dit, vous exigez quelle somme pour notre libération ?

LUIGI, *un peu perdu.* – Ben... on n'en sait trop rien...

MARIO. – Parce qu'au départ, on devait kidnapper le chien...

LUIGI. – Alors, forcément, on n'est plus sur les mêmes critères de calcul...

MARIO. – Surtout si on se base au prix du kilo...

GINA, *gentiment*. – Il aurait mieux valu que vous kidnappiez Nabucco...

LUIGI - MARIO, *ensemble*. – Pourquoi ?

GINA. – Parce qu'elle y tient tellement à son petit chien, qu'elle aurait dépensé une fortune pour le récupérer. Tandis que...

LUIGI - MARIO, *ensemble, inquiets*. – Tandis que quoi ?

GINA. – Tandis que pour elle, le problème est différent. A mon avis, vous n'êtes pas prêts de recevoir une rançon...

LUIGI. – Elle va bien manquer à quelqu'un ? Son mari ?...

GINA. – Pas mariée.

MARIO. – Ses amants ?

GINA. – Aucun mâle ne l'intéresse... à part Nabucco.

LUIGI. – Son chef d'orchestre peut être ?

GINA. – Depuis qu'elle a demandé son renvoi de l'orchestre, suite au traumatisme psychique causé par son doberman sur son yorkshire, le chef ne versera pas un euro pour la faire libérer, croyez moi...

MARIO, *timidement*. – Son public, alors ?

GINA, *réaliste*. – Le public est versatile. Aujourd'hui il l'acclame et demain il portera aux nues celle qui la remplacera car les remplaçantes sont nombreuses à attendre à la porte.

LUIGI, *ultime recours*. – Son imprésario ? Il ne peut pas annuler ses tournées, comme ça, de but en blanc, son imprésario ?

GINA. – Il pourrait car il n' y a bien que lui qui est directement concerné...

MARIO. – Ah quand même ! Et il serait prêt à payer combien pour...

GINA, *le coupant*. – Rien du tout ! Il s'en moque éperdument. Il sait que le problème va se solutionner tout seul.

LUIGI. – Comment ça... se solutionner tout seul ?

GINA, *en confidence*. – Ne le répétez pas, mais madame Carliti s'est déjà fait kidnapper trois fois...

LUIGI - MARIO, *ensemble*. – Noooon !

GINA. – Siiiiiii ! Et aux trois fois elle a été libérée sans qu'aucune rançon ne soit versée.

LUIGI - MARIO, *ensemble*. – Nooooo !

GINA. – Siiiiiii ! Et même que la troisième fois, les kidnappeurs ont donné de l'argent pour qu'on la reprenne tellement ils en avaient marre de la supporter. Elle n'aime personne et personne ne l'aime. Il n'y a bien que moi pour tolérer son tempérament de feu.

LUIGI, *jouant les durs*. – Je ne veux pas vous affoler ma petite dame, mais là, vous êtes tombées sur le noyau dur de la mafia... C'est pas votre Castafiore de bandes dessinées qui va nous faire peur. On en a vu d'autres, pas vrai Mario ?

MARIO, *pas très rassuré*. – Oh oui oui oui oui !

BRUNA, *hurlant, voix off*. – Ginaaaaaaaaaa !

*On entend la voix extrêmement forte de Bruna qui fait sursauter les deux hommes qui se jettent dans les bras l'un de l'autre.*

LUIGI - MARIO, *ensemble*. – Aaaaaaaaaahhhh !

BRUNA, *hurlant encore plus fort, voix off*. – Ginaaaaaaaaaa !

GINA, *toute tremblante*. – Je suis là madame... je négocie votre libération...

*Arrivée de Bruna, toute excitée. Elle va s'en prendre à Gina sous les yeux effarés des deux hommes.*

BRUNA. – Tu ne vas pas y passer la journée, espèce de mollassonne ! Je t'attends depuis ¼ d'heure pour me coiffer.

GINA, *toute tremblante*. – Vous ne me l'aviez pas demandé, madame...

BRUNA, *exécration*. – Tu ne peux pas deviner qu'après de tels événements, je puisse avoir envie de me refaire une beauté, non ? C'est trop compliqué pour toi sans doute ?

GINA. – Si si, bien sûr madame. Je m'excuse.

BRUNA. – L'hospitalisation de Nabucco, mon enlèvement, tout ça te laisse indifférente, forcément... Décidément, en plus de ton incapacité, tu es insensible à tout sentiment humain, ma pauvre fille.

GINA. – Non non madame, je compatis à votre sort.

BRUNA. – J'espère que tu n'as pas oublié les bandes orchestrales avec le magnétophone, que je puisse m'exercer un peu pendant ma captivité.

GINA, *montrant sa valise*. – Elles sont dans la valise, avec vos affaires de toilette que j'ai eu soin d'emporter à la hâte... Dans la rapidité du kidnapping, je n'ai pas pu faire mieux...

BRUNA, *odieuse*. – Ben, tiens donc ! Quelle empotée ! Je me demande comment je fais pour te supporter.

LUIGI, *n'y tenant plus*. – Non mais, c'est pas possible. Vous allez lui lâcher la grappe à votre dame de compagnie !

*Gina va suivre la scène, gênée, n'osant intervenir. Mario part vers le jardin.*

BRUNA. – De quoi je me mêle !?

LUIGI, *explosant*. – C'est pas une bête, votre Gina... c'est pas non plus votre esclave ! Et c'est pas parce que vous chantez dans un orchestre que vous devez mener vos employées à la baguette.

BRUNA. – Depuis quand un minable mafieux fait-il preuve de sensibilité ?

LUIGI. – Depuis qu'il vous connaît, madame ! (*Bafouillant de colère.*) Et il eut été mille fois préférable que nous ne nous rencontrass... que nous ne nous rencontrâss... qu'on ne vous ait pas trouvée dans votre hôtel !

BRUNA, *hautaine*. – Je vous demanderais un peu de considération, jeune homme, parce que, jusqu'à preuve du contraire, c'est moi qui représente votre rançon... (*Odieuse, montrant Gina.*) Pas cette minable créature.

LUIGI. – La minable créature est plus estimable que vous, chère madame, car je ne pense pas que vous valiez bien cher... et dans tous les sens du terme.

BRUNA. – Je refuse d'en entendre davantage. Appelez moi votre chef immédiatement !

*Arrivée de Georgio, suivi de Mario.*

GEORGIO. – Que se passe-t-il ? Mario me dit que vous n'êtes pas satisfaite de notre accueil ?

BRUNA, *geignarde*. – Ah Georgio ! Si vous saviez comment ose me parler votre homme de main ... à moi, la grande Bruna Carliti... respectée du monde entier... Quelle honte !

LUIGI. – Je ne suis pas son homme de main, je suis son fils.

BRUNA. – Santa Maria ! Georgio, quelle horreur ! Comment avez-vous pu engendrer une chose pareille... vous qui êtes si joli... si plein de bon sens... si charismatique... si plein de bonté gratuite..

LUIGI. – La bonté est peut-être gratuite mais si la méchanceté était payante, eh ben vous, vous seriez au bord de la ruine !

BRUNA. – Aaaaahhhhh ! Votre ignoble individu de fils m'a provoqué des vapeurs... Aaaaahhh, je me sens mal... (*Elle titube.*)

GEORGIO, *la rattrapant et la soutenant*. – Et voilà, tu es content ! Non seulement vous ne me ramenez pas le bon otage, mais en plus, vous me l'esquintez... (*Il la soutient de façon un peu équivoque, les mains sous sa poitrine.*)

BRUNA. – Il faudrait que je chante pour me détendre un peu...

GINA, *se précipitant avec sa valise*. – Je vais aller mettre votre magnétophone en marche...

BRUNA, *autoritaire*. – Je n'ai pas besoin de toi, incapable ! (*De nouveau mielleuse à Giorgio*.) Monsieur Giorgio accepteriez vous de m'accompagner jusqu'à ma chambre pour me brancher...

*Amandina arrive sur cette dernière réplique.*

AMANDINA. – Avec qui tu veux te brancher, Giorgio ?

GEORGIO, *les mains passées sous la poitrine de Bruna, la soutenant*. – Mais... mais... mais... avec personne ma colombe...

AMANDINA. – Ah oui ! Il me semble pourtant que tu as une prise en mains... et que cette prise recherche une fiche mâle... apparemment pour se brancher !

GEORGIO, *bien embarrassé de ses mains mais n'osant les retirer*. – C'est un affreux malentendu ma petite biche... Je soutiens simplement notre otage qui vient d'avoir un malaise... (*Bruna feint un malaise et se plaint*.)

AMANDINA. – Un malaise, tiens donc... (*Même jeu de Bruna*.) Tu lui as fait tourner la tête à celle là aussi ?

GEORGIO. – Non, c'est à cause de Luigi qui lui a proféré des insultes... qui l'ont toute chamboulée...

LUIGI. – J'en ai marre, moi. Je ne fais jamais rien de bien dans cette maison.

AMANDINA. – Tu n'as pas honte, misérable individu, d'accuser ton propre fils pour cacher tes bas instincts lubriques et peloter, tout à ton aise, ta gluante proie.

BRUNA, *se réveillant brusquement*. – Gluante ! Cette immonde créature m'a traitée de gluante ! Jamais personne, madame, ne m'a tenu de tels propos.

AMANDINA. – Y a un début à tout ma cocotte !

BRUNA, *outrée*. – Sa cocotte ! Dîtes quelque chose Giorgio ! On ne laisse pas des otages se faire insulter pareillement. C'est contraire à la convention de Genève sur la protection des prisonniers... Je me plaindrai à la convent...

AMANDINA, *la coupant*. – La ferme Carliti, tu me soûles ! Quant à toi, le fanfaron, j'aurais préféré que tu meures dans d'atroces souffrances sous les balles de ton futur gendre plutôt que de te voir m'infliger une humiliation pareille. (*Pathétique*.) J'aurais été veuve, certes... mais pas cocue ! (*Elle tourne les talons et sort, très digne*.)

GEORGIO, *empêtré, tenant Bruna*. – Amandina... Bella mia... Mi amore... Attends...

BRUNA, *profitant de la situation*. – Comment un homme de votre classe peut il se laisser dicter sa conduite par cette affreuse mégère... (*Elle s'accroche à lui*.)

GEORGIO. – Elle est un peu énervée... mais elle n'est pas toujours comme ça...

BRUNA, *séductrice*. – Georgio... emmenez moi dans mes appartements et faites moi préparer un bon repas. Tous ces événements m'ont creusé l'appétit.

*Contraint et forcé, Georgio part en soutenant Bruna. Ils croisent Fiorella qui arrive, toute affolée.*

FIORELLA, *affolée*. – Venez vite, y a la mamma qui se bagarre avec mémé Orsina pour lui chiper sa bouteille de W3P. Elle dit qu'elle veut noyer son chagrin dans l'alcool et mémé ne veut pas lâcher sa prise...

GEORGIO, *voulant lâcher Bruna*. – J'arrive.

BRUNA, *exagérant*. – Ne me laissez pas seule Georgio... je me sens si faible... *(Elle l'entraîne, contre son gré, vers la sortie.)*

FIORELLA. – Mario, t'attends quoi ? Que ta belle mère fasse un coma éthylique ? Ca ne te suffit pas d'avoir essayé de supprimer mon père, tu veux aussi faire disparaître ma mamma ?

*Mario, culpabilisé, sort précipitamment, suivie de Fiorella. Luigi s'apprête à sortir aussi.*

GINA. – Monsieur Luigi...

LUIGI, *s'arrêtant net*. – Oui... *(Il se retourne et fait face à Gina.)*

GINA, *timidement*. – Je vous remercie...

LUIGI, *même jeu qu'elle*. – Pourquoi ?

GINA. – D'avoir pris ma défense... C'est la première fois que ça m'arrive... d'habitude, personne ne s'intéresse à moi...

LUIGI. – Moi, c'est pareil... mais c'est parce que j'suis pas très finaud... Je serais une erreur de la nature parait-il... Vous avez entendu votre patronne parler de moi ?

GINA. – N'écoutez pas ça... vous êtes très gentil. Vous êtes même le plus gentil des mafiosos qui puisse exister sur cette île.

LUIGI. – Ne dites pas ça devant mon père. Il voudrait que je sois méchant... et j'y arrive pas... Je suis un vrai raté... J'ai jamais fait le bien dans ma vie... et le mal, j'suis même pas fichu d'y arriver correctement. La preuve, je sympathise avec un otage.

*Il attrape son paquet de cacahuètes et se met à en décortiquer une sous le regard ahuri de Gina.*

GINA, *subjuguée*. – Oh ! Vous aimez les cacahuètes ?

LUIGI. – Si j'aime les cacahuètes ? J'en suis dingue ! P'pa dit que je suis devenu cacahuétomane.

GINA. – Moi aussi je suis cacahuètomane... mais en cure de désintoxication...

LUIGI. – C'est vrai ?

GINA. – C'est vrai ! Je me damnerais pour en grignoter quelques unes... Mais madame Carliti refuse que j'en mange, elle ne supporte pas le bruit du décortilage.

LUIGI, *voix enjôleuse, lui tendant le paquet.* – Servez vous... Y a t-il un son plus agréable que le doux craquement de la cacahuète que l'on décortique...

GINA, *main en avant.* – Non, ne me tentez pas... Je ne réponds plus de rien...

LUIGI, *insistant.* – Oh si, laissez vous tenter au contraire...

GINA, *yeux fermés, se servant.* – Ah Luigi, vous êtes le serpent du paradis terrestre... qui tente de faire succomber la malheureuse Eve que je suis...

*Ils décortiquent leurs cacahuètes religieusement, les yeux dans les yeux et les mangent avec volupté tandis qu'une musique adéquate les enveloppe pendant cette scène.*

LUIGI, *enflammé.* – Vous êtes la première femme cacahuètomane que je rencontre. Je me sens tout bizarre... J'ai chaud... je crois que j'ai de la fièvre...

GINA, *même jeu.* – Je pensais être seule dans mon cas, incomprise, mal aimée... et vous êtes arrivé... et moi aussi, j'ai très chaud...

*Relance de la musique romantique tandis qu'ils s'échangent des cacahuètes en se tenant maladroitement les mains.*

LUIGI, *enflammé.* – Oh Gina !

GINA, *même jeu.* – Oh Luigi !

LUIGI. – Ô temps suspends ton vol... et vous, heures propices, suspendez votre cours, laissez-nous savourer les rapides délices des plus beaux de nos jours !

GINA, *admirative.* – Comme c'est beau... C'est de vous ?

LUIGI, *modeste.* – J'suis pas sûr... J'ai dû le chiper à quelqu'un... ça m'est venu comme ça, spontanément.

*Puis, brusquement, on entend la voix de Bruna Carliti en plein exercice de chant. Sa voix est terriblement forte (Voir « La Castafiore chante » sur Youtube). Gina et Luigi s'arrêtent et regardent vers la maison. Il faudra régler ce chant en fonction des répliques, l'arrêter et le relancer aux bons moments.*

## **ACTE 3 à SUIVRE...**

### **Petit aperçu de l'acte 4 :**

**4 pages**  
**8 à 10 minutes environ**

#### ACTE 4

*Pendant la préparation du dernier acte, on entend une radio qui diffuse des informations. Le rideau est fermé mais il s'ouvrira lentement, à un moment précis, pendant l'annonce. Sur la scène, Amandina, mémé Orsina et Fiorella sont allongées sur des transats, un poste de radio près d'elles. Un quatrième transat est inoccupé. NDLA: Cette annonce radio est volontairement longue pour permettre à vos acteurs de se préparer à l'épilogue. En fonction de leur temps de préparation en coulisses, vous pourrez supprimer des phrases inutiles et sans conséquences pour la suite et raccourcir ainsi le temps d'attente.*

RADIO, *voix off*. – Enfin un heureux dénouement dans l'énigmatique affaire de la diva Bruna Carliti. Deux jours après son brutal enlèvement dans sa chambre d'hôtel, les carabinieri, alertés par un mystérieux appel téléphonique, ont retrouvé, dans une vieille ferme abandonnée, à 80 kms au sud de Palerme, la camionnette de l'hôtel dans laquelle dormait profondément la chanteuse, apparemment en état d'ivresse et sentant l'alcool à plein nez. Les carabinieri, pourtant habitués aux boissons alcoolisées, n'ont pas pu identifier la nature du breuvage qui a plongé la diva dans une léthargie aussi profonde. Après une sévère cure de dégrisement, Bruna Carliti est sortie de sa torpeur, hébétée et complètement amnésique, ce qui laisse à penser, selon les enquêteurs, que l'alcool absorbé serait vraisemblablement de fabrication artisanale, illicite et fort dangereux. Il semblerait toutefois que les nouvelles soient meilleures ce matin puisque la diva, ayant retrouvé une partie de sa vitalité, vient d'obtenir le renvoi de son chef d'orchestre responsable, selon elle, de la dépression de son Yorkshire adoré. Son remplaçant n'aurait, paraît-il, qu'un hamster comme animal de compagnie. Encore un caprice de la diva qui s'ajoute à ceux qui lui ont permis, sans aucun doute, d'user psychologiquement ses ravisseurs et d'être libérée sans aucun versement de rançon. Seule ombre au tableau dans cet heureux dénouement... la disparition de Gina Barbiéri, la dame de compagnie de Bruna Carliti. On connaît le dévouement sans borne de cette dernière et tout porte à croire qu'elle a subi un triste sort en voulant porter secours à sa patronne, face à de cruels bandits sans foi ni loi, rendus furieux par l'impossibilité de rançonner la diva.

*Arrivée de Gina, toute bien vêtue, lunette de soleil sur le front. Elle vient s'installer sur un transat, près des autres.*

RADIO, *voix off*. – Bruna Carliti, profondément émue de cette disparition, a versé quatre larmes, deux à chaque œil, et s'est très vite ressaisie, en femme courageuse et pudique, pour se précipiter aux nouvelles de son fidèle chien Nabucco... (*Un petit temps.*) Par ailleurs, nous sommes toujours sans nouvelle du petit juge italien, Mario Confino, venu en stage à la brigade anti mafia de Palerme pour parfaire ses connaissances sur le milieu sicilien et qui a disparu depuis une huitaine de jours. Les deux affaires seraient elles liées ? La police ne le pense pas. Le petit juge aurait-il découvert quelque chose d'important qui aurait obligé des gens à le réduire au silence ? Toutes les hypothèses sont permises mais plus le temps passe et plus l'inquiétude grandit sur le sort de Mario Confino qui semblait, pourtant, promis à un bel avenir dans la lutte anti mafieuse... Les prochaines informations dans... (*Amandina arrête la radio.*)

AMANDINA, *à sa fille*. – Quand ton père a appris que Mario était en formation pour devenir juge, j'ai cru qu'il allait en faire une syncope.

FIORELLA. – J'ai surtout cru qu'il allait en faire une bouillie de mon Mario adoré...

GINA. – Heureusement qu'avec Luigi, on a réussi à l'arrêter à temps.

Mémé ORSINA, *à Gina*. – Vous semblez bien vous entendre avec Luigi, vous feriez un joli couple tous les deux...

GINA, *gênée*. – Mémé Orsina, vous me gênez...

Mémé ORSINA, *ravie*. – Vous m'avez appelée mémé... comme c'est gentil. (*Brusquement réaliste.*) Dîtes voir, il vous plaît bien mon p'tit gars ?

GINA, *rapidement puis se reprenant*. – Oui... non.. enfin, c'est à dire que... que je le trouve très gentil... et il aime les cacahuètes, comme moi... alors forcément... ça rapproche...

Mémé ORSINA, *ravie*. – Oui oui, c'est forcément bien d'avoir les mêmes goûts dans la vie... Et sinon, vous aimez les enfants ?

GINA, *rapidement*. – Je les adore !

Mémé ORSINA, *ravie*. – Alors faudra pas traîner avec mon Luigi parce qu'à l'âge où il arrive, j'ai grand peur que toutes ses semences soient éventées. (*Elle rit et devant la tête des autres, elle ajoute.*) Mais non je rigole ! Il n'a pratiquement jamais servi, tout est neuf chez lui !

*Tout le monde rit, sauf Fiorella.*

AMANDINA, *à sa fille*. – Tu as l'air tout triste ma chérie.

FIORELLA. – Je pense à Mario... à son destin brisé... à son brusque changement de carrière... Tout ça à cause de moi... Fallait-il qu'il m'aime ?

Mémé ORSINA. – A mon avis, il n'avait pas tellement le choix.

AMANDINA. – Apparemment, il met beaucoup d'ardeur à son nouveau métier...

Mémé ORSINA. – Georgio et Luigi aussi d'ailleurs...

AMANDINA. – Après tout ce qu'on a perdu, il fallait bien que les hommes nous trouvent d'autres sources de revenus...

FIORELLA. – Ce qui n'avait pas l'air de beaucoup les emballer...

Mémé ORSINA. – Quelle merveilleuse idée vous avez eu, ma petite Gina, de leur faire exploiter nos vergers regorgeant de fruits.

FIORELLA. – Quand je pense qu'en ce moment, Mario est en train de vendre des clémentines sur le marché du village... j'en ai honte pour lui...

*A ce moment là, les trois hommes arrivent par le fond de la salle avec des cageots remplis de clémentines et en proposent aux spectateurs.*

*Noir sur la scène où les femmes font un tableau mort et lumière dans la salle où les trois hommes accostent les spectateurs. Mais la vente de fruits tourne vite au profit plus lucratif.*

MARIO, *fort.* – Des fruits frais, qui veut des fruits frais ! Garantis bio, sans aucun traitement, ils ont poussés tout seul, sans aucune aide, depuis des années...

GEORGIO. – Arrête tes commentaires imbéciles et force un peu la vente sinon on va se faire bénir en rentrant.

LUIGI, *fort.* – Offre promotionnelle ! Pour chaque cageot acheté... un paquet de cacahuètes gratuit.

GEORGIO. – Des cacahuètes, n'importe quoi ! (*Regard sur les spectateurs.*) A mon avis, ils ne sont pas venus ici pour acheter des clémentines...

LUIGI. – Quel argument trouver pour leur faire aimer les fruits ?

*Mario s'est approché d'un spectateur, petit de préférence, et lui parle avec une froide détermination.*

MARIO, *au spectateur.* – Dis voir mon pote, elles te plaisent pas mes clémentines ? Si ? Alors pourquoi t'en achètes pas ? Parce que t'as pas envie ?... C'est pas un argument, ça. Dans la vie, on ne fait pas toujours ce qu'on veut... Dis voir encore, elle est bien à toi la BMW grise toute neuve, garée à gauche sur le parking ? Oui ? Vu la taille des jantes, ça doit coûter drôlement cher un pneu. Faudrait pas que t'en retrouves un de crevé en quittant le marché...

## **A SUIVRE....**

**Si vous souhaitez connaître la fin de cette pièce,**

**Le texte est disponible chez Art & Comédie.**

**3 rue de Marivaux 75002 PARIS**

**Email | Site | *tel.* 01 42 96 89 42**

**<http://www.librairie-theatrale.com/>**

**et**

**Si vous souhaitez me joindre :**

**[jc.martineau@free.fr](mailto:jc.martineau@free.fr)**

**Site : <http://pause-theatre.fr>**